

Circulaire de "La Chanterie" à ses Adhérents et Abonnés

Mes chers Amis,

L'époque des rentrées est arrivée. Ceux d'entre vous dont les occupations les retiennent à Rennes, ceux qui, après un éloignement de quelques mois, se voient contraints d'y revenir malgré le danger subsistant, vont-ils reprendre les cours qu'ils aimaient ?

Ceux que nous aimions tous, devrais-je dire, car nos séances d'études étaient si vivantes, si gaies, et une si bonne camaraderie régnait entre nous que nous avons pu regretter leur suspension forcée.

Un véritable cas de conscience se pose pour moi. Dois-je, en ce moment, vous convoquer à nouveau pour vous faire reprendre les cours de danse et ballets chez Mme Bougouin, les cours de chants et préparations théâtrales chez Mlle Le Porph, les réunions du dimanche matin pour les mises au point de programmes et cours de folklore général ?

Vous savez, comme moi, avec quelle rapidité fond le danger mortel contre lequel nous restons désarmés ? Vos vies me sont infiniment précieuses, mes jeunes amis. Nous vivons en état d'alertes perpétuelles. Nous savons ce qu'a été le sort de nos villes bretonnes : Brest, Lorient, Saint-Nazaire, Nantes, sans oublier Morlaix, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Servan et Vitré; nous avons toujours devant les yeux les horreurs des bombardements de Rennes qui peuvent recommencer demain...

Je ne puis me résoudre à vous appeler, comme avant le 29 mai, d'une façon catégorique. Je ne pourrais me consoler si, à l'occasion d'une de nos réunions, il devait se produire des événements malheureux.

Je vous dis donc, simplement :

Si vous croyez pouvoir reprendre vos cours, allez trouver Mlle Le Porph, votre professeur de chant; Mme Bougouin, votre professeur de danse. Vous connaissez leur cœur, leur dévouement à notre belle société, elles trouveront des heures convenables pour vous réunir.

Je suis encore retenue hors de Rennes pour quelques semaines, mais je reste en étroits rapports avec mes amies, vos professeurs, comme j'entends le rester avec vous.

Les membres de notre excellent orchestre peuvent se réunir facilement pour revoir les œuvres des maîtres Bretons. Prochainement, nous mettrons à l'étude de nouvelles pièces.

Espérons, mes amis, que la folie destructive des hommes va prendre fin et que, prochainement, nous pourrons nous réunir sans danger et fêter ensemble la Paix.

Marie DROUART,
Directrice de la Chanterie.

Nos Anciens Jeux Bretons

COURRIERIE DE COQS

Ce jeu, appelé encore « faucherie de coqs », était en usage au pays de Rennes. Le véritable coq des premiers âges était humainement remplacé par un piquet surmonté d'un papier et fiché dans la terre. Les joueurs, les yeux bandés, armés d'une faux, étaient placés,

- 1 -



345247/5

chacun à leur tour; à quelque distance du but. Celui qui parvenait à faucher le piquet recevait un coq en récompense. Quelle aubaine! N'est-ce pas un jeu à rétablir d'urgence dans nos assemblées populaires?

COMBATS DE COQS

Si les combats de coqs existent dans tous les pays du monde (nous en avons un fâcheux exemple sous les yeux), ils eurent, en Haute-Bretagne, leur célébrité et furent longtemps en honneur.

Paul Sébillot indique, dans ses « *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* », que les amateurs de joutes, à Saint-Malo, la plupart brevetés coquetiers, élevaient avec un soin minutieux des coqs réputés les meilleurs. La race de « coq crâne » était célèbre.

A certaines époques, les coquetiers se réunissaient dans une arène. Les deux coqs qui devaient combattre étaient examinés par un jury formé des plus anciens coquetiers; ensuite, on lâchait les combattants bien écriés, armés d'éperons d'acier, les plumes des ailes et du cou coupées.

La lutte n'était jamais longue. Bientôt, un des combattants succombait et son rival restait souvent étendu près de lui, ne pouvant retirer son éperon d'acier.

Ce jeu cruel n'est pas à rétablir.

TIRE - JARS

A Saint-Malo, on pratiquait beaucoup ce jeu, qui est tombé en désuétude.

Des hommes à cheval, passant au galop, devaient arracher la tête d'un jars suspendu par les pattes à un arbre. Celui qui y arrivait était proclamé roi. Il choisissait une reine et, avec les autres cavaliers, prenant une cavalière en croupe, se rendait au banquet préparé en son honneur.

Inutile de dire que le malheureux jars serait suffisamment représenté par son effigie en carton-pâte et la bicyclette prendrait utilement la place du cheval difficile à se procurer.

Marie DROUART,

A suivre : *Le Jeu de Quilles.*

« *Compagnon de Merlin* ».

Le Centenaire de Paul Sébillot Prince des Folkloristes, à Vitré

Le Chef du clan des « Compagnons de Merlin », Jean Choleau, vient d'organiser à Vitré, de concert avec Job de Roigné, Président de la Société des Ecrivains bretons, une Journée en l'honneur du célèbre folkloriste, le 10 octobre. Cette Journée comprenait réception au superbe château de Vitré des congressistes hauts-bretons; visite du Musée et de la bibliothèque dont Raoul David, l'artiste si apprécié, est le conservateur. Réunions des deux sociétés, conférence de Jean Choleau sur Paul Sébillot et Corentin Guyot et de Job de Roigné sur Alexandre Dumas et son théâtre. Visite des adorables vieux quartiers de la ville, si bien et intelligemment conservés.

C'est à juste titre que Paul Sébillot se vit décerner le titre de « Prince des Folkloristes ». Dans une de nos plus prochaines réunions, vous apprendrez ce que fut l'ensemble de son œuvre.

La Direction,

Nos Vieilles Coutumes

POUR LES TRÉPASSÉS

La mort aussi a ses coutumes, dont beaucoup sont communes à la Bretagne des deux langues.

Lorsqu'il y a un décès dans une maison de campagne, on met des draps blancs dans tous les lits; on arrête la pendule et on jette l'eau des seaux, de peur que l'âme ne s'y noie. On enferme les poules et on empêche les chats de pénétrer dans la maison.

On allume une chandelle près du défunt et on asperge le lit d'eau bénite. On habille le mort dans ses habits du dimanche; on lui place un chapelet entre les doigts et un crucifix sur la poitrine. Une jeune femme est habillée dans sa robe de noces et une femme d'un certain âge dans ses habits du dimanche.

Lorsque la toilette est faite, on enveloppe le mort dans un drap. Près du lit, on place une croix et de l'eau bénite dans une assiette avec un fragment de laurier des Rameaux.

La plupart du temps, le mort est porté à bras; les jeunes filles par leurs compagnes, les jeunes gens par des garçons, les hommes et les femmes mariés par des hommes.

Aux grands enterrements, les cloches tintent lentement en disant :

« Tu n'as don' pas voulu v'ni?
A don' fallu aller te qu'ri?
Mais tu paieras ben ché nos pas,
Nos démarches et nos repas. »

Au « Dies Iræ », l'officiant est censé chanter :

« Nous vendrons la pelle et l' tois pieds,
La cote ainsi que les vieilles braies
Et si cela ne suffit pas,
Nous venderons la pelle et l' sas.
Nous venderons les vieux chaudrons,
Nous venderons les vieux haillons,
Et si cela ne suffit pas,
Nous venderons jusqu'à tes draps. »

Un ouvrier tisserand chantait dans l'atelier de Jos Le Breton, mon grand-père, à Lamballe, des chants rapportés de l'Hermitage-de-Lorges.

Le « Grand Chamillard », pour les enterrements de riches :

Cantabile : Tout n'est pas encore mangé,
Y a cor' la pelle et l' teurpié.

Le « Petit Chamillard » suffisait aux enterrements de pauvres :

Allegro vivace : Les rats, les souris l'ont mangé (bis).
Les rats, les souris l'ont mangé (bis).

La cérémonie terminée, les parents offrent le café et la goutte aux porteurs dans une auberge. Il est bien rare que quelques resquilleurs, près voisins ou amis, ne se faussent parmi eux.

Dans beaucoup de localités de Haute-Bretagne : Quintin, St-Brieuc, Ploërmel, on a gardé longtemps les clocheteurs de trépassés, qui existent encore dans certaines régions de Basse-Bretagne, notamment à Landivisiau où je les ai entendus faire leurs annonces, en langue bretonne, après avoir agité leur clochette.

Saint-Brieuc avait aussi un crieur de nuit dont le rôle était de parcourir les rues, chaque soir, et d'inviter à prier pour les âmes des trépassés.

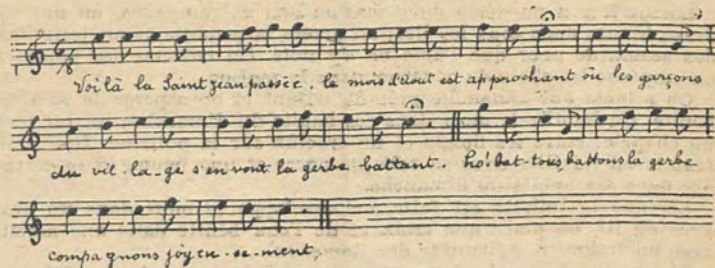
M. D.

Pour la prochaine circulaire : « *Le dernier salut des morts à Saint-Michel-du-Mont* », par Eugène Jarnouën.

Chansons Populaires

Recueillies par MARIE DROUART, en Penthièvre

LES BATTOUX (Moncontour)



I

Voilà la Saint-Jean passée
Le mois d'août est approchant
Où les garçons du village
S'en vont la gerbe battant.

II

Par un matin je me lève
Avec le soleil levant;
Là, j'entre dedans une aire,
Tous les battoux sont dedans.

Refrain

Ho! Battoux, battons la gerbe } Bis
Compagnons, joyeusement.

III

Je salue la compagnie
Les maîtres et les suivants.
Ils étaient bien vingt ou trente
N'est-ce pas un beau régiment?

IV

Je salue la jolie dame
Et tous les petits enfants
Et dans ce jardin-là j'entre
Par une porte d'argent.

V

V'là des bouquets qu'on apporte,
Chacun va se fleurissant;
A mon chapiaou je n'attache
Qu'une petit' fleur des champs.

VI

J'aperçois la giroflée
Qui fleurit en rouge et blanc.
J'en cueille vite une branche
Pour ma mie faire présent.

VII

Dans la peine et dans l'ouvrage,
Dans les divertissements,
Je n'oublie jamais ma mie,
Je pense à elle en tout temps.

VIII

Ma mie reçoit de mes lettres
Par l'alouette des champs
Et elle m'envoie les siennes
Par le rossignol chantant.

IX

Sans avoir appris à lire
Nous lisons ce qu'est dedans.
Il est dit dedans ces lettres :
« Aime-moi, je t'aime tant! »

X

Viendra le jour de la noce.
Travaillons en attendant.
Devers la Toussaint prochaine
J'aurai tout contentement.

Les Enquêtes folkloriques de "La Chanterie"

LES HARNAIS DE CHEVRES

Lorsqu'un homme était battu par sa femme, on faisait aussitôt ce que l'on appelait un « harnais de chèvres ». Cet usage existait encore dans le pays, il y a moins de 40 ans. Le but était, avant tout, de s'amuser, de ridiculiser la femme et de donner réparation au mari. Les jeunes gens des environs, garçons et filles, et même des anciens s'assemblaient donc, imitaient le cri de la chèvre, hurlaient et faisaient retentir des fouets. Ceci durait plusieurs heures.

Les premières années de ce siècle, il y eut beaucoup de pommes dans tout le pays de Pleine-Fougères. On fit du « pur jus », on fit distiller du cidre et dam... on prit des « cuites » et, dans les ménages, ce n'était pas toujours le bon accord. Les femmes, parfois plus ivres que leurs maris, prétendaient mettre ceux-ci à la raison; de là, batailles. Aussi les harnais de chèvres furent très nombreux à cette époque.

Il y eut un harnais de chèvres au bourg de Pleine-Fougères, un lendemain de l'Ascension, jour de foire, pour Pierre Onnée, débitant, qui reçut une giffle de sa femme. Il y en eut un à Launay-Pincé, pour Henri Lefrançois, minotier. Le mari battu se prêta volontiers aux manifestations, donna à boire tant que l'on voulut, mais refusa de suivre les jeunes gens qui s'en allèrent continuer leurs amusements au bourg de Vieux-Viel, dont Launay dépend. Après avoir bu et crié à Vieux-Viel, les manifestants revinrent continuer leur vacarme dans la cour d'Henri Lefrançois. Celui-ci venait de se coucher et commençait à s'endormir. Il s'ennuya d'entendre ces gueulars, se leva, ouvrit la fenêtre et tira deux coups de fusil. Les jeunes gens, épouvantés, prirent la fuite. Ce fut la fin.

Le plus célèbre des harnais de chèvres, à l'époque, fut celui de Théodore Martin, à Rucé (Vieux-Viel). C'était dans les jours longs. En fin d'après-midi, je me trouvais dans la cour de mes parents, à la Maladrerie, près du bourg de Pleine-Fougères; j'entendis tout à coup de grands cris, de grands hurlements. Je crus que le feu était à Vieux-Viel. Le lendemain, on apprit qu'il y avait eu un harnais de chèvres à Théodore Martin. Aussitôt battu, Martin vit s'assembler autour de la maison plusieurs jeunes gens qui commencèrent le harnais. Dans les champs, les domestiques quittèrent leurs travaux, ramenèrent leurs chevaux à l'écurie, les filles et servantes laissèrent le ménage et vinrent grossir le groupe. Il se trouva ainsi environ deux cents personnes réunies. On promena le battu par le bourg, puis on organisa un défilé. Un homme conduisant une chèvre ouvrait la marche, puis venait une charrette à bras conduite par des hommes et dans laquelle Martin avait pris place. Une femme faisant mine de battre son mari suivait immédiatement; puis c'était la foule des gens qui hurlaient, fouettaient, imitaient les cris de la chèvre. Le défilé monta toute la grande côte de la Papence et revint au bourg pour continuer la fête assez tard. Ce fut une fête dont on parle encore.

E. JARNOUEN.

ON DIT...

D'un chemin sinueux : *C'est un chemin tracé par une couteuvre.*

Si quelqu'un bute contre une pierre du chemin : *Un meunier est enterré là, il tire son âne par la patte.*

Artisanat

NOS JOLIES COIFFES

Parmi les coiffes de cette division administrative portant le nom d'Ille-et-Vilaine, il en est une, la polka, qui tend à disparaître. Avant vingt ans, il n'en sera plus question. Le rôle des groupes folkloriques étant aussi de faire une bonne propagande pour la conservation des costumes, je suis obligée de condamner la polka qui a répondu à une époque qui n'était pas la nôtre; aucune jeune fille ne la voudra porter.

Mais nous avons eu des coiffes charmantes, dont malheureusement certaines ont disparu : la catiole, lorsqu'elle avait de justes et harmonieuses proportions; la poupette, sa cousine germaine, dont les pans de dentelle retombant gracieusement sur les épaules encadraient joliment les joues. La coiffe de Cancale, dont le fond est à peu près semblable à celui de la grande catiole, est encore portée, mais fort peu par la jeunesse.



LA COIFFE DE LA CHANTERIE

Elle participe de celles des pays malouins et vitréais ainsi que de tous ceux qui portèrent la catiole aux grandes proportions. Les pans des côtés seront francés et la coiffe sera solidement tenue par deux broches, en forme de fleur, de chaque côté de la tête.

Comparant ces diverses coiffes, les étudiant et cherchant une évolution pratique et gracieuse vers notre modernisme, j'ai essayé d'en tirer une seule coiffure que pourraient aussi bien porter les jeunes filles de la ville que celles de la campagne. C'est celle-ci que je vous propose d'adopter pour nos manifestations folkloriques. Chacune de vous possède bien un peu de mousseline, de tulle et de dentelles avec lesquels elle pourra confectionner sa coiffe.

Dans un autre numéro, je vous présenterai votre costume complet que vous arrangerez fort bien avec de vieilles robes et de vieux chemisiers au rebut.

M. D.

Les Danses Populaires de Haute-Bretagne

(Suite)

L'abbé Desportes, dans « Ma Bretagne, de la Rance au Douron », signale la tenue des Etats à Saint-Brieuc et à Dinan qui attirèrent une affluence considérable entraînant foule de réjouissances et, notamment, des bals où on dansait les *menuets* existant déjà sous le duc François II et les *passé-pieds*.

« On dansait chez nous un peu hors de saison », dit l'abbé Desportes, témoin ce trait emprunté à la biographie du bienheureux Grignon de Montfort :

...En 1708, le Père de Montfort devait ouvrir une mission à Montcontour. C'était un dimanche. Lorsque le prédicateur arriva, il aperçut d'abord, sur la place de l'Eglise, un groupe nombreux de danseurs des deux sexes.

Pour faire cesser le scandale, le Père Grignon arracha aux ménestrels leurs instruments et parla avec tant de force sur les dangers de la danse que l'assemblée se décida à se diriger vers l'église.

L'abbé Duine a écrit dans un article paru dans *Les Annales de Bretagne* que les deux danses les plus populaires au pays de Dol étaient : *En avant-deux*, qui se danse huit par huit, et le *Chasse à huit*, qui se danse seize par seize.



Une ridée à Ploërmel

Ronan de Kermené a noté dans son étude : « Le Mariage dans la région de Merdrignac », avec les chansons à danser, tout ce qui concerne la danse dans cette région. Il se plaint de ce que les danses de la ville ont tout envahi. Tout au plus, le violoneux consent-il à donner, pour les vieux, un *rond*, un *bal* ou la *contrédanse*. Les danses nouvelles, presque toujours appelées *polkas*, *mazurkas*, *valse*s, sont devenues familières aux villageois et populaires.

Les airs à danser le rond et le bal étaient innombrables.

Le bal se distingue du rond par le calme du mouvement, c'est une danse de repos après le trémoussement de la ronde.

Pendant la première partie, les danseurs forment le rond en se tenant par la main et avancent en marchant de côté et en marquant le pas.

A la deuxième partie, le ménétrier crie : « Balancez les mains ! ». La chaîne se rompt, le danseur valse avec sa danseuse jusqu'à la reprise du couplet.

Tout le bal peut être dansé comme dérobée. En ce cas, les couples se placent l'un derrière l'autre en se tenant par la main et au cri de : « Balancez les mains ! », se quittent et se mêlent à plaisir. Le danseur essaie de dérober la danseuse du voisin.

Dans le pays fougérais et à Saint-Méen-le-Grand, on dansait une sorte de dérobée appelée le *Sacristain*.

Dans les campagnes rennaises, la *Danse de l'aveine*, accompagnée d'une chanson longue, se dansait aux champs ou à la veillée et, en général, partout où on avait envie de danser. Notons encore : la *Drôlette*; les *Allumettes*, au pays de Caulnes; le *Pas de Sept*; la *Dauvergne*; la *Guedenne*; la *Tricolée*, la *Décrotée* et le *Piville*, qui sont très anciennes.

(A suivre.) M. D.

Nos Contes populaires

LE B'ZITIEU D' LA HALATAI (Pipriac)

J'aveu eun fa, à c'qui paré, dan' un d'maign' pas ben lin d' la Halatai, un gros b'zitieu. Les ciens à qui qu'i teu en firent cado à la parouëss, et on en fit eun' statue d' Saint Amand, qui teu d'aout fa sous l' chapitreu d' l'ancienne eglise. J'aveu la presse à y alleu l' peurie pour tout eussess' de b'ziteu, car il aveu l' lot d'et' ben r'nommeu là-haou. Faou dir' l'ou qu' les marënn' avée d'amouée, quand ès offrèe du fi à l'eglise, d' passeu iou pièce de fi aou bras de Saint-Amand. La bonne foume qu'aveu donnè l' boué aou qua fère Saint Amand print l' reust du pieu du b'zitieu et y terroui d'qua fère eun' jeud' de boué. Ce qui cause, veyou ben, elle' crayeu ava dreu pu qu' tout l'z'aoutes à l'éd' de Saint Amand.

V'là ti pas qu'un jou, yeunn' de ses vaches chut malade. La bounn' foume n' manquit point d'alleu taroueu Saint Amand pour qu'il areu gari sa vache et l' parée qu'è y fit ceut' peryeur :

« Grand Saint Amand, sorti d'mon b'zitieu d' la Halatai, frère de ma jeud' de boué, gari meu ma vache, j'te donn'reu du beurr' fin pien ma jeud' de bouée. »

Ça teu, ma fa di, ben encourageant pour Saint Amand pari? Sa p'tit fill', qui teu o yeull, li fit des r'montrances en tirant su' son d'vanté.

— Ma mère, faou pas trop li en promett'.

— Lett' don', yi dit-elle, c'est t'i pas pour y'en faire accorr.

V'là qu' la foutue vache queurvît.

Ah deum', ça n'hétit point à la bounn' foume et yé s'fâchit. La v'là qui print la nâche à sa vache et qui r'tournit vey Saint Amand. Mais deum! eunn' té point d'humeur et eun' teu l' manquit pas. Et la v'là d'yi faire des r'primandes :

— Ah, grand Saint Amand, j'avée ben ouï dire que tu n'avée jamais ren valu, ni vèr, ni sé. Du temps qu' tu tée b'zitieu, l'année des b'zit' l' diab' ne l' zaréu pas mangeu, astour ci qu' t'es saint tu n'vaou pas mieux!

Et vlaingn' et pan! V'là la bounn' foume d'fout' des coups d' nâch' à Saint Amand et d' le tapeu... et é' fouti l'camp à s'en alleu.

C' histouër' là n'a point éeu oubliyeu et quant' on treu les ciens du d'hors et qu'il é question d'Pipeuria et d' la Halatai, il est ben râ'r' qu'i' n' préch' point du b'zitieu et d' l'histouër' de Saint Amand.

René LAURENT.

